

Zitierhinweis

Guilhaumou, Jacques: Rezension über: Nathalie Heinich, *Sortir des camps, sortir du silence. De l'indicible à l'imprescriptible*, Paris: Les Impressions Nouvelles, 2011, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2012, 3.2 - Judaïsme, S. 867-869, DOI: 10.15463/rec.903625635, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

D'une certaine manière, G. Didi-Huberman reste lui-même enfermé dans ce périmètre encore clôturé, symbole d'un certain nombre de représentations qui l'estent la compréhension du lieu : l'un des paradoxes du site, qui constitue le cœur des problèmes que soulève pour le visiteur sa compréhension, est son gigantisme qui marque tout un chacun, et à propos duquel il juge que « l'échelle ne ment pas » (p. 27). Gigantisme d'un lieu où, en 1944, cent mille personnes étaient détenues, ce qui en fait le plus grand des camps de l'univers concentrationnaire nazi. Mais cette échelle en cache une autre, diamétralement opposée et encore plus effroyable, celle des espaces ridiculement petits, et pour cause, du centre de mise à mort, où plus de 850 000 vies ont été englouties sans jamais avoir pénétré dans le camp qui les jouxte.

TAL BRUTTMANN

1 - Georges DIDI-HUBERMAN, « Images malgré tout », in C. CHAROUX (dir.), *Mémoire des camps. Photographies des camps de concentration et d'extermination nazis, 1933-1999*, Paris, Marval, 2001, p. 219-241.

2 - Georges DIDI-HUBERMAN, *Images malgré tout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2003, dans lequel il revient sur cette polémique. Voir également Gérard WAJCMAN, « De la croyance photographique » et Élisabeth PAGNOUX, « Reporter photographe à 'Auschwitz' », *Les Temps modernes*, 56-613, 2001, p. 46-83 et 84-108.

Nathalie Heinich

Sortir des camps, sortir du silence.

De l'indicible à l'imprescriptible

Paris, Les Impressions Nouvelles, 2011, 221 p.

L'originalité des recherches de Nathalie Heinich, en tant que sociologue, tient au fait qu'elle s'intéresse à divers régimes de singularité au cours des temps contemporains, sur la base du sens commun et de ses valeurs inscrites dans l'expérience ordinaire. Elle n'introduit pas de hiérarchie des savoirs en fonction de la source, qu'il s'agisse d'une enquête, d'un récit, d'un texte littéraire ou de toute autre forme de singularité. Elle évite, de même, le recours systématique à une démarche constructiviste, induisant une certaine critique

du régime analytique propre aux sciences sociales. De fait, elle ne dissocie pas régime vocationnel, régime de singularité et régime collectif en matière de qualification socio-historique des êtres, des actions et des objets. Elle peut ainsi mettre en évidence des régimes d'historicité différents selon les contextes étudiés. Présentement, elle s'intéresse à la singularité de la Shoah en termes d'extrême. Les historiens usent de cette notion d'extrême – voir en particulier le colloque *Extrême ?* tenu à l'université de Rouen les 12 et 13 mai 2011, à paraître prochainement –, mais la référence principale reste celle à l'ouvrage de Tzvetan Todorov, *Face à l'extrême*¹.

Dans la lignée d'un ouvrage comme celui d'Anny Dayan Rosennam sur *Les alphabets de la Shoah*², N. Heinich aborde la manière dont les écrits témoins du génocide des juifs effectué par les nazis dans les ghettos et les camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale – soit d'après les rescapés eux-mêmes, soit sous une forme savante et littéraire, à l'exemple de *Nuit*, l'ouvrage de l'écrivain allemand Edgar Hilsenrath récemment traduit en français³ – permettent de sortir du silence sur cet événement majeur du XX^e siècle. Nous disposons bien sûr de témoignages décisifs, à l'exemple récent du manuscrit de Zalmen Gradowski, assassiné lors de la révolte du *sonderkommando* du crématoire II à Birkenau, et publié en traduction française par Philippe Mesnard et Carlo Saletti en 2001. Caché à la vue des nazis, ce manuscrit a été retrouvé et constitue un témoignage écrit de première main. Cependant, en sciences sociales, il s'agit d'aborder le récit autobiographique comme manifestation non seulement d'une souffrance individuelle, mais aussi dans sa valeur de témoignage collectif, où est attesté un continuum discursif d'un texte à l'autre.

Dans ce livre, l'accent est donc mis sur les récits biographiques, les plus riches en matériaux, ce qui permet de caractériser une forme d'écriture apte à la reconstitution du sens de soi-même, de sa vie prise dans un dédoublement de la personne. Il s'agit de trouver en soi-même la capacité de se penser à l'écart de la réalité à laquelle elle ne peut se soustraire, ce qui met en jeu la mémoire et le présent (Édith Bruck, « J'étais double et je ne parvenais pas à

réunir mes doubles »), et tout particulièrement dans le cas extrême du « musulman » (Jerzy Mostowsky, « J'ai été un musulman. Je n'avais pas conscience d'en être »).

N. Heinich s'appuie ainsi sur un corpus de seize entretiens menés dans divers pays d'Europe et de vingt-cinq récits autobiographiques de femmes rescapées d'Auschwitz, présentés sous des formes très variées, y compris littéraires. Elle montre que les récits correspondent au moment de dire sa vie face à l'horreur, de surmonter ses traumatismes à la fois dans l'expérience concentrationnaire et dans le retour au sein d'une société, par exemple la société israélienne pour É. Bruck. Il s'agit donc bien ici de préserver l'intégrité d'une conscience de soi. Si le récit est le plus souvent limité à l'internement, il relève de motivations tout autant générales que personnelles. C'est pourquoi là où l'élément du corpus se rapproche le plus d'un projet littéraire, comme chez Charlotte Delbo, l'association de divers genres littéraires (à la fois des poèmes et de la prose) et de langages spécifiques suscite l'apparition de la voix d'un collectif. Dans un souci de parler au nom des autres, se construit un espace discursif propice à une pluralité de voix où le maintien de l'estime de soi face à autrui permet une certaine liberté dans les pensées, alors que la marge d'autonomie dans l'action reste très faible.

Le cas le plus extrême, en matière de fiction mêlée à la réalité, est celui du roman de l'écrivain allemand E. Hilsenrath, *Nuit*. La scène se déroule dans le ghetto de Prokov en 1941, où chaque juif lutte pour sa survie dans un décor apocalyptique de ruines. Au milieu du spectacle d'horreur d'hommes et de femmes affamés et entourés de cadavres démultipliés par le typhus, alors que chacun cherche à éviter les rafles nocturnes, l'humanité s'accroche à toutes sortes de scènes de solidarité. Le personnage principal, Ranek, ne cesse de parler au nom de lui-même au milieu d'une détresse absolue, d'un paysage jonché de morts de faim pour nombre de femmes, et d'hommes battus à mort au cours du travail forcé. Ainsi l'écrivain de préciser à propos de son héros : « son cerveau travaillait toujours avec calme et logique [...] il savait parfaitement ce qu'il avait à faire » (p. 27), d'abord pour survivre en recherchant

chaque jour de quoi manger et un toit pour dormir à l'abri des rafles. C'est un être rationnel, calculateur, voire cynique. Et pourtant, s'il est ainsi conscient qu'il doit montrer son utilité en société pour survivre, il ne veut pas pour autant souffrir du « mal dans la conscience », par exemple en s'intégrant à la police des juifs qui rafle des juifs, fusillés par la suite. Dans bien des cas, il fait son devoir en s'occupant des uns et des autres, jusqu'à les accompagner dans leur mort et leur donner une sépulture décente. Son alter ego féminin, Deborah, le suit dans cette tâche sans fin, parfois avec plus de force que lui, l'empêchant de flancher : « quelque chose en lui mollissait et cédait » (p. 294). Et l'auteur d'écrire : « Deborah n'abandonne jamais [...] Elle ne connaît que son devoir » (p. 296), marquant ainsi le maintien d'un sentiment d'humanité dans les pires circonstances. Ranek est bon avec elle, l'aime sans doute. Et lorsqu'il finit par perdre la foi en l'homme au point de vouloir tuer un enfant de ses mains, elle continue à l'aimer jusqu'à sa mort.

Partant de l'accent ainsi mis sur la place du récit fictionnel, N. Heinich en vient à aborder plus largement ce qui, dans tout témoignage sur l'expérience de la déportation et, qui plus est, des camps d'extermination, a été perçu un temps comme « une illusion biographique » (Pierre Bourdieu), et donc a fait l'objet d'une critique constructiviste. La sociologue rappelle ainsi « le règlement de compte » (p. 130) exercé par P. Bourdieu sur Michael Pollak, alors à la tête d'une enquête sur l'expérience concentrationnaire⁴, par l'usage de toutes sortes de raccourcis méthodologiques : l'appui sur une relation « naturaliste » aux faits sociaux, la confusion des genres rhétoriques et narratifs, l'instrumentalisation des récits, etc.

En prenant le point de vue d'un corpus global, N. Heinich accorde, par un paradoxe apparent, une place centrale à la fiction. Si le témoignage biographique est disqualifié jusque dans sa forme littéraire, si le fait littéraire est ainsi marginalisé en termes d'expression adéquate du vécu, que reste-t-il de l'apport irréductible des récits, à l'exemple du roman *Nuit* ? La sociologue propose de sortir de ce qu'elle perçoit comme une impasse méthodologique, en considérant les fictions non comme un

point de vue singulier, mais comme un témoignage authentique d'une génération, d'un moment particulier de transition. Il s'agit alors de penser toutes les formes possibles, qu'elles soient passées, présentes et à venir, d'une expérience vécue historiquement dans des circonstances bien précises, et présentement fortement traumatisantes. Les formes littéraires occupent alors, d'un certain point de vue, la même place au sein d'un vaste corpus que tout autre type de sources. Elle peut en conclure que « ce qui apparaît, à première vue, comme une parole 'au nom de soi-même' de la victime la plus isolée, la victime à l'état pur, est en même temps ce qui ouvre la voix à l'identification avec une humanité 'nue' et libère des conflits nationaux et religieux » (p. 105).

Il s'agit donc de souligner *in fine* l'importance accordée, dans tous les régimes discursifs et genres narratifs cités, à la question fondamentale des frontières entre l'humain et l'inhumain, reposée avec acuité par Giorgio Agamben, dans *Ce qui reste d'Auschwitz*⁵. Marquer la valeur collective de ces témoignages, c'est aussi prendre en compte la dimension générique et humaine de ces récits, ne serait-ce que du fait de leur volonté explicite de constituer une mémoire collective. L'ouvrage se termine par l'appel à une sociologie des valeurs. De ses recherches antérieures sur le sens commun lié à l'expérience artistique, aux œuvres et à la pensée savante, N. Heinich déduit un intérêt majeur pour les valeurs qui y sont présentes. Et elle fait désormais « des principes en fonction desquels sont énoncés des jugements de valeur » (p. 205) son principal objet de recherche.

JACQUES GUILHAUMOU

1 - Tzvetan TODOROV, *Face à l'extrême*, Paris, Le Seuil, 1991.

2 - Anny DAYAN ROSENNAM, *Les alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*, Paris, CNRS Éditions, 2007.

3 - Edgar HILSENATH, *Nuit*, Paris, Attila, 2012.

4 - Voir le rassemblement de ses travaux dans Michael POLLAK, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.

5 - Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot, 1999.

Isabelle Delpla

Le mal en procès. Eichmann et les théodicies modernes

Paris, Hermann, 2011, 230 p.

Le cinquantenaire du procès d'Adolf Eichmann, qui débuta au printemps 1961 à Jérusalem, a entraîné toute une série de colloques, d'expositions et de publications parmi lesquelles figure l'ouvrage de la philosophe Isabelle Delpla. Venue de la philosophie du langage et de l'éthique, elle s'est tournée vers les sciences sociales afin de pouvoir réfléchir à des questions de justice internationale, notamment après avoir assisté à plusieurs procès de criminels de guerre d'ex-Yougoslavie.

Le parcours d'I. Delpla, ainsi que certaines directions esquissées par l'introduction de l'ouvrage laisseraient imaginer qu'Eichmann n'est qu'un point de départ. Et que l'auteure analyserait certains autres grands procès internationaux de criminels de guerre pour montrer comment notre pensée sur le mal extrême utilise, encore aujourd'hui, des catégories nées à Jérusalem. Or il n'en est rien : ce n'est qu'à la fin du livre qu'I. Delpla évoque la possibilité de comparer cinq anciens responsables du camp serbe d'Omarska, condamnés par le Tribunal pénal pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), avec Eichmann, pour finalement constater qu'ils n'ont pas utilisé une stratégie de défense comparable. La réflexion se concentre donc sur le cas du procès de Jérusalem, avec en ligne de mire l'essai d'Hannah Arendt, *Eichmann in Jerusalem*¹.

Utilisant à la fois les armes de la philosophie et celles des sciences sociales, I. Delpla explique comment le livre d'H. Arendt et sa thèse sur la « banalité du mal », traitée de « simili-concept » (p. 160), ont paralysé la réflexion sur le mal extrême. Dans la droite ligne de la polémique suscitée par la parution du livre (qu'elle appelle « EJ »), l'auteure dresse un constat au demeurant assez classique : H. Arendt se serait trompée sur l'analyse du personnage d'Eichmann (chap. I à IV), ainsi que sur la formation du concept malhonnête et perturbant de banalité du mal (chap. V à VII).

Après David Cesarini, biographe d'Eichmann, I. Delpla avance en effet qu'H. Arendt a manqué de rigueur historique : non seulement elle